

A celui qui cherche à se rapprocher du Christ, voici des conseils précieux : chercher à Lui ressembler, suivre son enseignement, mais aussi, recevoir dans la prière son Esprit qui nous pousse à œuvrer pour son Royaume.

### **Plus près de Jésus-Christ avec Marie de l'Incarnation**

La vie de prière de Marie Guyart, toute sa vie spirituelle ont débuté lors du songe qu'elle fit à l'âge de sept ans. Sa vie de conformité au Christ, *par Lui, avec Lui et en Lui*, l'a amenée à la grande révélation du mystère de la Sainte Trinité. Cependant, Marie n'a jamais séparé la connaissance de ce mystère de son amour du Christ. C'est en Lui qu'elle se voyait unie au Père et à l'Esprit.

Epouse du Verbe Incarné, elle cherche à Lui ressembler pour tous les moyens que son esprit lui suggère. Elle ne désire rien de plus pour son fils, sa nièce et ses autres correspondants que de les voir s'unir à Lui. Certaines de ses plus belles pages concernent son imitation de Jésus-Christ, par la pratique de ses « maximes ».



Nous allons voir ce qu'elle entend par imiter Jésus-Christ et ce qu'elle veut dire par vivre ses maximes, puis l'importance de recevoir de Lui son Esprit et d'être envoyé, à sa suite, c'est-à-dire, de devenir apôtres comme Lui.

#### **1° Imiter Jésus-Christ**

Angèle Merici, en parlant de Jésus-Christ, l'avait appelé *ma seule vie... la vérité... l'unique voie qui mène au ciel...* Les conseils de Marie portent sur cette même attitude : à tout prix, c'est Lui qu'elle encourage à imiter. A sa sœur qui lui confie sa manière de prier, Marie montre un chemin plus élevé :

*Votre oraison est bonne, puisqu'elle vous donne une pente à une vie sainte et parfaite. Elle est bonne, en tant qu'oraison spéculative et affective, mais elle ne sera qu'une dévotion en l'air et dans l'imagination, si elle ne se termine à l'accueil pratique des vertus que vous avez vues et goûtées dans votre oraison. Sachez donc que vous avez une grande tâche à faire, et par conséquent, que vous n'avez ni temps ni moment à perdre, puisqu'il est question d'imiter Jésus et Jésus crucifié. (à sa sœur, 1649).*

A son amie, Gillette Roland, entrée chez les Sœurs de la Visitation, elle parle le même langage :

*L'âme n'aime et ne peut goûter que l'imitation de Jésus-Christ en sa vie intérieure et cachée. Elle se trouve toujours petite à ses yeux et défectueuse en ses actions, se comparant à la pureté et à la sainteté de notre divine cause exemplaire. (à Gillette Roland, 10.10.1648).*

A son fils, déjà plus avancé dans les voies de Dieu, elle reprend les mêmes exhortations, mais en les adaptant à son état :

*Il y a encore un autre état qui... met dans une espèce de nécessité de la fidèle pratique de l'imitation de Jésus-Christ, et cette nécessité est dans une paix intérieure qui ne se peut exprimer... L'âme dans sa paix voit tout d'un coup en son Jésus les vertus divines qu'il a pratiquées ; elle les voit, dis-je, dans un attrait très doux qui la porte à suivre dans ses actes son divin prototype, et enfin, elle ne peut et ne veut être qu'un continuel holocauste à la gloire de Dieu, en l'honneur de celui de Jésus ; depuis le moment de son Incarnation jusqu'à la mort de la croix. (à son fils, 07.10.1648).*

Marie sait que l'imitation du Christ nécessite une grande détermination. C'est pourquoi elle encourage son fils dans cette voie :

*Courez donc sans relâche, mon fils, pour arriver au Roi des Saints qui vous veut plus pour Lui que vous ne le voulez pour vous. Les Saints ne le sont que dans cette opiniâtreté qui leur fait tout oublier, par un volontaire mépris d'eux-mêmes, pour s'attacher à ce divin prototype et vraie cause exemplaire de ses enfants. (à son fils, 30.08.1644).*

Notons les moyens que Marie suggère à son fils : courage, persévérance, amour exclusif du Christ, un amour qui marche sur l'égoïsme et l'amour-propre, recherche de Dieu seul. Marie insiste sur cette persévérance et ce courage à se vaincre, jusqu'à ce que le Seigneur intervienne Lui-même et nous donne par la force de son Esprit, une facilité, une joie à se rapprocher de Lui et à se dévouer à son service :

*C'est de là que plusieurs retournent en arrière, et que si peu persévèrent dans la première ferveur de leur vocation ; car pour y demeurer, il est besoin d'une continuelle mort de soi-même, qui est cet anéantissement et consommation dont je vous parle, pour lesquels il faut avoir un grand courage et une générosité sans relâche. Mais aussi, agissant de la sorte avec le secours de notre divin Jésus, l'âme se trouve enfin dégagée de ses liens, ensuite de quoi elle court et vole au-dessus des sens et de l'amour-propre. Ce n'est pas qu'elle ne ressente encore quelque fois des attaques de la nature corrompue, mais la force que Dieu lui donne surmonte tout. Elle opère avec facilité et même avec plaisir, en sorte qu'elle expérimente la vérité des paroles de notre très adorable Seigneur : « Mon joug est doux et mon fardeau est léger ». .*

Quant à elle, Marie avoue que c'est là sa tendance habituelle, où elle trouve plénitude et joie :

*Je vous avoue que ne j'ai de consolation solide en cette vie que dans la pente qui me fait soupirer après cette bienheureuse fin. Obtenez-moi de Dieu que je prenne les vrais moyens qui y conduisent, que je ne m'y égare point, et que je ne cherche pas moi-même au lieu de chercher Celui dont l'imitation est notre véritable moyen. Il n'y a rien que nous devrions tant appréhender que les dévotions écartées et qui ne sont pas fondées sur les maximes et sur la vie de Jésus-Christ. (A son fils, 07.10.1648).*

## 2° Suivre les « maximes de Jésus-Christ »

En réponse aux questions de son fils, Marie va expliciter ce qu'elle entend par « les maximes de Jésus-Christ ». Or, elle a à son compte toute l'expérience de ses sept premières années à Québec, où elle a vécu des tentations continuelles d'aversion contre le prochain, étant elle-même en butte aux vexations de la part d'autres personnes. Qui sont-elles ? Entre autres, probablement son confesseur, qui semble ne pas avoir apprécié Marie, ni tenu compte de ses difficultés réelles. Comme elle lui parlait de ses états intérieurs, qui dépassaient, bien sûr, des états habituels, il prenait plaisir à la contrecarrer, à l'humilier, même devant de tierces personnes, voulant s'assurer que ses états mystiques étaient bien réels.

Ajoutons à cela que non seulement content de mortifier Marie à tout bout de champ, il encourageait les sœurs de sa communauté à faire de même, en particulier, Sœur Marie de Saint-Joseph. Le confesseur lui a demandé de contredire Marie à chaque occasion qui se présentait. Or cette sœur avait été, en quelque sorte la sœur d'âme de Marie, celle à qui elle s'était le plus confiée, celle qu'elle avait choisie en raison de ses grandes qualités humaines et spirituelles pour l'accompagner au Canada. De toutes ses sœurs, c'est de celle-là que Marie aurait attendu le plus d'égards et de fidélité. D'ailleurs, sur son lit de mort, Sœur Marie de Saint Joseph demanda encore pardon à Marie de l'Incarnation pour tout ce qu'elle lui avait fait souffrir pendant plusieurs années, lui rappelant qu'elle y avait été en quelque sorte forcée par autrui.

En conséquence, quand Marie parle de l'imitation de Jésus-Christ, de suivre ses « maximes », celles de patience, d'humilité, d'amour des autres, il ne faut pas oublier dans quelles épreuves concrètes elle s'était trouvée, et avec quelle générosité elle a voulu suivre le Christ. Elle en a été délivrée un jour de l'Assomption, en priant devant le Saint Sacrement : elle a ressenti alors comme un poids qui lui tombait des épaules. Une fois passées ces épreuves, Marie continue à vouloir imiter le Christ, mais maintenant dans la douceur et la paix d'un amour qui s'abandonne et qui ne veut rien refuser à Celui qu'elle aime :

*J'aime les maximes que vous savez, parce qu'elles portent à la pureté de l'esprit, à Jésus-Christ. Il ne me serait pas possible, quoique je sois une faible créature, de goûter une dévotion en l'air, et qui n'ait de fondement que dans l'imagination. Notre divin Sauveur et Maître s'est fait notre cause exemplaire, et afin que nous puissions plus facilement l'imiter, il a pris un corps et une nature comme les nôtres. Ainsi, en quelque état que nous soyons, nous pouvons le suivre avec sa grâce, qui nous découvre suavement ce que nous devons retrancher : car la pureté de son esprit nous fait voir l'impureté du nôtre, et tout ensemble les difformités de nos opérations extérieures et intérieures. L'on trouve donc toujours à pratiquer ces maximes saintes, non avec effort ou contention d'esprit, mais par une douce attention à Celui qui occupe l'âme, et qui donne vocation et regard à ces aimables lois. Voilà la dévotion qui me soutient, sans laquelle, je croirais bâtir sur le sable mouvant. (à son fils, 22.10.1649).*

Dans son réalisme, Marie se rend compte que Dieu ne nous demande pas toujours la même chose, qu'au fur et à mesure que nous avançons vers Lui, il nous libère de nos faiblesses, jusqu'à prendre toute la place. Au fur et à mesure que nous laissons Dieu s'approcher de nous, il nous demande beaucoup, Il demande davantage, Il demande tout.

Quelles sont les « maximes » dont parle Marie de l'Incarnation ? Nous en passerons en revue quelques-unes, en nous rappelant qu'elle les a vécues héroïquement dans des circonstances de vie difficiles.

*Etant accusée d'avoir fait quelque faute, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocente : et n'accuser point ceux qui les auraient faites, pour se décharger, si ce n'est qu'il y aille de la gloire de Dieu, au jugement de qui il appartient. (à son fils, 07.09.1648).*

Nous nous rappelons qu'une fois remplacée comme Supérieure, elle a senti une certaine méfiance et une gêne dans la communauté par rapport à sa gestion des biens matériels. Elle n'en précise pas les motifs. On peut soupçonner que ses sœurs, étant elles-mêmes dans une grande gêne, trouvaient peut-être exagérés ses dons envers les pauvres, en l'occurrence les Amérindiens qu'on évangélisait... tout en les nourrissant largement. Les Annales de Québec mentionnent la « marmite généreuse » toujours sur le feu, que la Mère fondatrice avait ordonné de garder à toute heure, au cas où des Indiens se présenteraient.

*Veiller sur son esprit et sur son cœur pour ne se point laisser surprendre à dire des paroles plaintives et exagérantes, lorsqu'on pense être, ou qu'on est en effet offensé, choqué, rebuté et humilié, soit de paroles, soit par des actions.*

On se souvient d'un incident qui a beaucoup coûté à Marie. Lorsqu'il s'est agi de trouver un emplacement pour le monastère, elle avait son idée. Venue sur le site avec les Pères Jésuites et Madame de la Petrie, elle s'est vue critiquée et tournée en dérision comme une incapable. Elle a gardé le silence devant les autres et laissé choisir un autre site, dont elle prévoyait, d'ailleurs l'inadaptation. On est revenu dans la suite à la première proposition de Marie.

*Ne rien dire à sa louange, ni ravalier autrui tacitement ou apparemment....*

En écrivant à la Supérieure de Tours, Marie aurait très bien pu parler en confiance de l'attitude offensante de Sœur Marie de Saint Joseph. Or, en ses lettres, on ne perçoit rien de ce qu'elle souffre. Au contraire, elle met en relief tout ce que celle-ci fait de bien : son dévouement à l'égard des petites indiennes, sa facilité à apprendre et à parler le Huron, son don de faire rire les autres, son talent de musicienne en accompagnant l'Office divin avec son violon.

*Fuir l'émulation et la jalousie des biens et des satisfactions d'autrui, soit intérieures, soit extérieures, mais plutôt s'en réjouir et s'estimer indigne d'en posséder autant.*

Ici nous nous rappelons qu'effectivement, pendant ses sept années d'épreuve, Marie se jugeait dépourvue de toute qualité, se taisait et admirait les autres en leurs discours, les jugeant toutes supérieures à elle-même.

*S'exercer à une pieuse et charitable affection envers ceux pour qui l'on a de l'antipathie naturelle ; prendre innocemment leurs actions et juger de leurs intentions selon l'ordre de la charité.*

Environ un an après l'arrivée au Canada, Madame de la Peltrie décida un beau jour d'abandonner Québec et d'aller fonder à Montréal. Pour ce faire, elle emporta avec elle tous les meubles et objets de sacristie qu'elle avait donnés aux Ursulines, tout l'argent qu'elle leur avait promis, les laissant dans une grande pauvreté. Quelle fut la réaction de Marie ? Aucun blâme, mais un effort

pour la défendre : après tout, c'est une laïque, et non une religieuse, donc elle est libre de ses biens. D'ailleurs elle est tellement pleine de bonne volonté et désireuse d'agir en bonne chrétienne, qu'elle a sûrement pris cette décision dans la droiture de sa conscience et la générosité de son cœur.

*S'exercer à un esprit de patience envers le prochain, selon les maximes prescrites dans l'Évangile.*

Dans une situation de vraie pauvreté, manquant parfois du strict nécessaire, Marie a dû souvent emprunter, ou même mendier de l'aide. Ses créanciers, probablement impatients de n'être pas payés aussi vite qu'ils ne le voulaient, venaient assaillir Marie au parloir, lui exprimant lourdement leur mécontentement. Une fois, une des sœurs qui accompagnaient Marie lui dit, *Mais enfin, ma Mère, ne voyez-vous pas sur quel ton on vous parle ?* A quoi elle répondit, *Je ne me suis pas du tout sentie offensée !*

*Obéir avec fidélité aux mouvements et inspirations de Dieu...*

Cela nous rappelle les paroles d'Angèle, « Par-dessus tout, obéir aux conseils et inspirations que l'Esprit-Saint nous envoie continuellement au cœur ». (Règle, 8, 14).

Marie revient encore sur ces attitudes intérieures en écrivant à son fils :

*Quand il est question d'y travailler par des actes prévus, résolus et réfléchis, pour prendre un chemin bien court, il me semble que le retranchement des réflexions sur les choses qui sont capables de donner de la peine est absolument nécessaire, d'autant que l'imagination étant frappée, l'esprit, si l'on n'y prend garde, est aussitôt ému ; après quoi, il n'y a plus de paix ni de tranquillité. Pour vous dire vrai, depuis trente ans que Dieu m'a fait la grâce de m'attirer à une vie plus intérieure, je n'ai point trouvé de moyen plus puissant pour y faire de grands progrès, que ce retranchement universel de réflexion sur les difficultés qui se rencontrent, et sur tout ce qui ne tend point à Dieu, ou à la pratique de la vertu. (à son fils, 22.10.1649).*

Cette imitation fidèle des exemples de Jésus-Christ mène, selon Marie, à posséder son Esprit, cet Esprit qui pousse à prendre sur soi les intérêts du Royaume de Dieu.

### **3° Recevoir l'esprit de Jésus-Christ et l'esprit apostolique**

La pratique courageuse et persévérante des « Maximes » de Jésus-Christ nous conduit donc, au gré de la grâce de Dieu, à recevoir de Lui ce que Marie de l'Incarnation appelle « l'esprit de Jésus-Christ ». Cet esprit, lorsqu'il est donné, pousse à entrer généreusement avec Lui dans les travaux de son Règne. Quelle est la voie que Marie nous propose pour recevoir ces grâces ? Elle explique, dans une lettre à son fils, ce qu'elle entend par l'esprit de Jésus-Christ :

*Ce don est une intelligence de l'esprit de l'Évangile et de ce qu'a dit, fait et souffert notre adorable Seigneur et Maître, avec un amour dans la volonté conforme à cette intelligence.*

Cela équivaut à dire que ce que nous avons vu dans le temps de la prière, il faut le mettre en pratique. Mais vivre continuellement sous la motion de l'Esprit Saint, cela dépasse nos forces humaines. Posséder l'esprit de Jésus-Christ, c'est donc un don qu'il faut demander à Dieu :

*(L'esprit du Verge Incarné) est un présent, parce qu'il ne s'acquiert pas dans une méditation. Il peut néanmoins arriver que Dieu le donne à une âme qui aura été fidèle en quelque occasion de conséquence pour sa gloire, et même en une petite, faite avec un parfait amour de Dieu et une entière haine ce soi-même. Mais, pour l'ordinaire, il le donne après beaucoup de sueurs dans son service et de fidélités à sa grâce. (à son fils, 22.10.1649).*

Les « sueurs à son service », Marie les a connues sans rémission pendant ses années passées au Canada. Quelques semaines avant sa mort, lors d'une réunion de communauté, Marie a rendu compte de sa gestion d'économe. Ce fut une rétrospective de toutes ses activités depuis la fondation du monastère jusqu'au jour où la sécurité matérielle était enfin assurée. Après cet exposé, une novice est allée la trouver, pour lui exprimer son admiration. Mais Marie l'a prise par le bras en lui disant, « Ecoutez, ma petite sœur, vous ne saurez jamais quelles sueurs j'ai versées et quel travail j'ai fait pour assurer le bien de notre monastère ».

Un autre exemple confirme cette déclaration : lorsque les Ursulines sont arrivées au Canada, on leur a donné les titres de propriété, qui leur permettraient de s'établir. Or, avec l'arrivée de colons toujours plus nombreux, un édit venu de France stipulait que les propriétés inexploitées devaient être enlevées à leurs propriétaires et données aux nouveaux colons. Les Ursulines possédaient deux ou trois lotissements encore inexploités sur lesquels elles comptaient pour assurer le ravitaillement de la communauté et des pensionnaires, en nombre grandissant. Marie a dû défendre ses droits. Elle en a été calomniée, critiquée, mais elle a tenu bon, car elle luttait pour l'avenir de ses Sœurs et de l'œuvre. Quand elle parle de sueurs et d'efforts, elle s'exprime donc en connaissance de cause.

Dix ans plus tard, peut-être en réponse à une question de son fils, Marie réaffirme que l'esprit du Verbe Incarné ne s'obtient que par la prière :

*Jamais, mon très cher fils, vous ne connaîtrez cela par l'étude ni par la force de la spéculation, mais dans l'humble oraison et dans la soumission de l'âme aux pieds du crucifix. Cet adorable Verbe Incarné et crucifié est la source vive de cet esprit : c'est lui qui le donne en partage aux âmes choisies et qui lui sont les plus chères, afin qu'elles suivent et qu'elles enseignent ses divines maximes et que par cette pratique, elles se consomment jusqu'au bout dans son imitation. (à son fils, 30.06.1659).*

L'esprit du Verbe Incarné nous est donné, afin que nous puissions le communiquer aux autres, « l'enseigner », et « se consommer » à son service. Un des effets les plus notoires de cet esprit est donc le zèle pour la mission du Fils de Dieu.

*Le présent le plus précieux en tout est l'esprit du sacré Verbe Incarné, quand Il le donne d'une façon sublime, comme Il le donne à quelques âmes que je connais de cette nouvelle Eglise... qui ont fait paraître par leur généreux courage combien leur cœur était rempli de cet esprit et de l'amour de la croix de leur bon Maître. C'est cet esprit qui fait courir par mer et par terre les ouvriers de l'Évangile, et qui les fait des martyrs vivants avant que le fer et le feu les consomment. Les travaux inconcevables qu'Il leur fait endurer sont des miracles plus grands que de ressusciter les morts. (à son fils, 22.10.1649).*

Quand Marie parle des conditions de vie des missionnaires, il s'agissait de partager la vie des Indiens et de consentir à la saleté, à la promiscuité, à la fumée, au genre de nourriture. Le Père

Desmet, SJ, qui fut l'apôtre des Indiens, décrit un plat traditionnel dont les Indiens étaient particulièrement friands. C'était une sorte de hachis fait avec de la viande « boucanée », c'est-à-dire, séchée au moyen de la fumée (un moyen habituel de conservation). Cette viande boucanée était extrêmement dure. Pour en faire du hachis, les Indiens confiaient le travail de préparation aux grands-mères. Elles étaient chargées de mâcher la viande jusqu'à ce qu'elle se ramollisse ! Voilà un exemple concret de ce que les missionnaires pouvaient endurer.

Ces missionnaires de l'Évangile que Marie côtoie, le sont devenus par la contemplation du Christ. En imitation de leur Maître, ils ont vécu dans un dénuement matériel et spirituel qui les transforme à la ressemblance de Jésus-Christ.

*Je suis ravie de voir ici des saints (c'est ainsi que j'appelle les ouvriers de l'Évangile) dans un dénuement épouvantable : et vraiment cette parole de l'Apôtre peut bien leur être appliquée : « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu »... Méditez cette sentence et pensez qu'il y a bien loin avant que d'être semblable avec notre divin Maître. Ce que la créature ne peut d'elle-même, Dieu le fait ici d'une façon qu'on n'aurait jamais pensée. Ne croyez pas que, quand vous me demandez ce que j'endure et que je n'en omette rien, je vous parle de la disette des choses temporelles, de la pauvreté du vivre, de la privation de toutes les choses qui peuvent consoler les sens, des peines qui les peuvent affliger, des contradictions, des adversités et des choses semblables ; non, tout cela est doux et l'on n'y pense pas, quoiqu'il soit sans fin ; ce sont des roses où l'on se trouve trop bien et je vous assure que la joie que j'y ressens m'a souvent mise en scrupule... Ce ne sont pas ces choses là qui font souffrir, mais c'est une certaine conduite de Dieu sur l'âme qui est plus pénible à la nature que les tortures et les gênes. (à son fils, 01.09.1643).*

Quand Marie mentionne « une certaine conduite de Dieu », elle fait allusion aux années d'épreuve, où Dieu lui semblait si loin, où elle se croyait la dernière de toutes, où elle n'avait plus aucun goût pour la prière, où elle ne ressentait plus aucune affection pour ses sœurs, où elle avait la tentation de tout laisser tomber. Ces sentiments, il nous arrive aussi de les éprouver de temps en temps. Remarquons que Marie écrit cette lettre après avoir reçu l'annonce de la perte des vaisseaux qui lui apportaient la plus grande partie des vivres et autres nécessités pour toute une année ! Et elle termine la lettre en disant, « Celui qui a créé les petits oiseaux, nous laisserait-Il mourir de faim ? Certainement pas ! » Dans cet élan de confiance, elle reprend courage pour faire face à l'avenir.

Outre la droiture, l'amour des ennemis, d'autres effets de l'Esprit du Christ sont mis en relief sous la plume de Marie, et d'abord la joie :

*Que nous sommes heureuses d'appartenir à Jésus et d'être hors des gains, des pertes et des travaux du monde ! Qu'il soit donc l'unique objet de nos soins et de nos inquiétudes : je dirai mieux, l'unique objet de notre repos ! Vivons et mourons en Lui. (à une religieuse de la Visitation 01.10.1647).*

L'amour pour Jésus-Christ bannit la crainte et la timidité ; il donne courage et confiance :

*Que serait-ce si nous n'avions une entière confiance en notre Jésus ? Nous aurions toujours le cœur abattu... Pour moi, je vous le dis franchement, je n'ai peur de rien, et quoique je sois la plus misérable du monde, je suis prête et me sens dans la disposition d'aller aux extrémités de la terre, quelques barbares qu'elles soient, si l'on veut m'y envoyer, mais je ne*

*suis pas digne de si grandes choses.* (à la Mère Ursule de Sainte Catherine de Tours, 18.10.1648).

Et Marie, toujours très concrète, d'ajouter immédiatement avec humour la « petite chose » qu'elle est en train de vivre : *Je vous écris la nuit, enfermée dans notre chambre, dans un coffre, à cause du froid.* (Idem).

Nous savons combien l'amour de Marie de l'Incarnation pour Jésus-Christ et son Royaume a trouvé son point culminant dans sa dévotion au Sacré-Cœur. Bien avant les révélations faites à Sainte Marguerite-Marie Alacoque, elle avait entendu un jour Dieu le Père lui dire, «Demande-moi par le cœur de mon Fils et je t'exaucerai ». Marie affirme donc une dévotion très particulière, innovatrice pour l'époque, de centrer tous ces désirs de vie spirituelle et apostolique dans le Cœur du Christ. Elle essaie de partager cet élan avec son fils, en lui écrivant,

*Vivons en notre Jésus, mon très cher fils. Que les approches de son Sacré Cœur fassent découler dans les nôtres la vraie sainteté ; car c'est de ce Cœur sacré que découlent tous les trésors de grâce et d'amour, qui nous font vivre de sa vie et nous animent de son esprit.* (à son fils, 23.10.1649).

Cependant, c'est surtout à partir de ses supplications apostoliques pour « ceux qui ne L'adorent pas », pour « ceux qui ne L'aiment pas » que Marie a adressé au Père Eternel une prière continue par le Cœur du Christ.

Enfin, Marie se montre généreuse. Elle est prête à tout, dès lors qu'il s'agit de la gloire du Sauveur. Devant l'afflux de réfugiés Hurons, qui viennent demander soulagement et protection aux habitants de Québec, Marie se voit dans la nécessité d'apprendre une nouvelle langue. Il s'agit de la troisième langue, à laquelle, dans la dernière décennie de sa vie, elle ajoutera encore l'Iroquois. Notons que ces langues ne se ressemblent absolument pas. Voici ce qu'elle en dit à son fils :

*Ces nouveaux habitants nous obligent d'étudier la langue huronne, à laquelle je ne m'étais pas encore appliquée... Vous rirez peut-être de ce qu'à l'âge de 50 ans je commence à étudier une nouvelle langue ; mais il faut tout entreprendre pour le service de Dieu et le salut du prochain... Priez Notre-Seigneur qu'Il veuille m'ouvrir l'esprit pour sa gloire, et pour pouvoir lui rendre quelque petit service.*

Nous terminons avec ces paroles qui reflètent tout l'esprit apostolique de Marie de l'Incarnation, ses désirs de se rapprocher de Jésus-Christ, ses moyens concrets : les « maximes de Jésus-Christ », qu'elle a utilisées dans ce but. Sa proximité avec Lui l'a rendue sensible à ses intérêts, à son désir de voir tous les hommes se laisser convertir et sauver par Lui. Animée de son Esprit, elle s'est vue poussée à « tout entreprendre » jusqu'à l'héroïsme, afin de collaborer à sa mission.

De notre côté, notre foi au Christ nous nous aide à œuvrer pour le bien d'autrui, là où nous nous trouvons. Les circonstances de vie sont différentes, mais l'élan que Dieu nous donne est le même. « *Par Lui, avec Lui, et en Lui* » nous essayons de partager avec d'autres, ne fût-ce que par l'exemple de notre vie, les trésors de notre foi et de notre espérance en Dieu.

Marie Seynaeve, OSU